

Joseph DURIEUX

Napoléon et les jeunes filles
de la Légion d'Honneur



ÉDITIONS G. FICKER

PARIS

DU MEME AUTEUR

L'action disciplinaire de la Légion d'honneur, 1900. Thèse de doctorat ayant obtenu les éloges de la Faculté de Droit de Paris.

Soldats limousins de la Révolution et de l'Empire, 1910. Marins et Soldats : les Grivel et leur famille, 1911.

Les Vainqueurs de la Bastille, 1911. Prix Berger, Académie des Sciences morales et politiques.

La Dordogne militaire. Généraux et soldats de la Révolution et de l'Empire, 1920. Prix Montyon, Académie Française.

Les Archives de la Légion d'honneur, 1923.

Le Ministre Pierre Magne 1806-1879, d'après ses lettres et ses souvenirs, 1929, 2 volumes. Prix Montyon, Académie Française.

Près de la Reine Marie-Antoinette, 1933.

Poumiès de la Siboutie 1789-1863. Souvenirs d'un Médecin de Paris, classés et annotés, 1910.

Un Cavalier de la Grande Armée. Itinéraires du Chevalier de Constantin, 1925.

Souvenirs d'adolescence du Major Alphonse Dubut, 1932.

Joseph DURIEUX

Napoléon et les jeunes filles
de la Légion d'Honneur



ÉDITIONS G. FICKER

PARIS

1934

**Aux charmantes auditrices de Saint-Denis,
d'Ecouen et des Loges,
Hommage de sincère affection.
J. D.**

Napoléon et les jeunes filles de la Légion d'Honneur

Lorsque la Révolution eut nivelé l'Ancien régime, un homme en France vint jeter sur le sable, comme il disait, quelques masses de granit. C'était un constructeur de génie; mais, en rétablissant certaines institutions, il les adapta aux nouvelles idées nationales. Deux de ses créations subsistent toujours populaires et respectées : la Légion d'honneur et les Maisons impériales Napoléon.

Bonaparte Premier Consul ouvrit désormais les rangs de l'élite, non plus aux seuls militaires, mais également « aux services et vertus civils ». A la croix de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, il substitua l'étoile de la Légion d'Honneur, ornée du même ruban rouge.

Devenu Empereur, il ressuscita l'établissement fondé à Saint-Cyr par Mme de Maintenon, sous la forme toute nouvelle de plusieurs Maisons qui acceptèrent non pas seulement les demoiselles justifiant de trois ou quatre degrés de noblesse du côté paternel, mais aussi toutes les filles de Légionnaires d'honneur et celles de serviteurs morts pour la patrie.

Comme pour l'institution consulaire de la Légion d'Honneur, la mise en train du nouvel organisme impérial a exigé plusieurs années. Ce n'est point à Paris, en temps de paix, dans le travail du Cabinet, que le projet a été conçu, dressé, élaboré ; c'est en pays lointain, au milieu des camps et des bivouacs, après le fracas des batailles, que l'oeuvre a pris consistance; c'est à Austerlitz, au soir ou au lendemain de sa quarantième victoire, que l'Empereur a voulu créer définitivement des pensionnats pour les enfants des braves tombés au champ d'honneur.

C'est au palais de Schoenbrunn qu'il a signé, le 15 décembre 1805, un décret, préparé en Conseil d'État depuis quelques semaines, pour installer, au nombre de cent par maison, trois Maisons. en faveur des filles des Membres de la Légion nouvelle. C'est à Osterode qu'il a désigné, le 3 mars 1807, les premières élèves bénéficiaires. Certes, comme il l'avait mandé de Varsovie au Grand Chancelier Lacépède, il n'oubliait pas ses enfants d'Austerlitz; mais il lui fallait trouver le

temps nécessaire pour « arranger tout cela ». Et c'est au quartier général de Finskenstein, ancienne résidence du Grand maître de la Maison du Roi de Prusse, un peu après Eylau, avant Friedland et Tilsit, qu'il a pu dicter, le 15 mai, une longue et mémorable note sur la formation intellectuelle et morale des jeunes filles. Pour elles, il souhaite d'abord, en toute première ligne, une religion charitable et douce : « Elevez-nous (dit-il) des croyantes et non pas des raisonneuses ; la Religion est, quoi qu'on en puisse dire, le plus sûr garant pour les mères et pour les maris ». Il désire voir former, non des femmes très agréables; mais des femmes vertueuses, dont les agréments soient de moeurs et de coeur, non d'esprit et d'amusement, Selon lui, les élèves doivent apprendre à chiffrer, à écrire, à mettre l'orthographe. On leur enseignera la géographie et l'histoire, la musique vocale et la danse, un tout petit peu de botanique, de physique, d'histoire naturelle, de médecine et de pharmacie. Pendant les trois quarts de la journée, on les occupera, toutes, à des ouvrages manuels, à confectionner des bas, des chemises, des robes, des broderies, toute espèce de travaux féminins. Ecoutez le programme, ce qu'il prescrit et ce qu'il proscriit :

« Il faut que leurs appartements soient meublés du travail de leurs mains. Je veux faire de ces jeunes filles des femmes utiles, certain que j'en ferai par là des femmes agréables. Je ne veux pas chercher à en faire des femmes agréables. parce que j'en ferais des petites maîtresses. On sait se mettre, quand on fait soi-même ses robes; dès lors on se met avec grâce... Je n'élève ni des marchandes de modes, ni des femmes de chambre, ni des femmes de charge, mais des femmes pour les ménages modestes et pauvres. La mère, dans un ménage pauvre, est la femme de charge de la maison. »

Pour le dire en passant, l'Empereur a critiqué vertement la Maison royale de Saint-Cyr qui, juge-t-il, élevait mal les demoiselles et dépensait des sommes considérables. Par sa soeur Elisa, qui y avait passé huit années, il n'ignorait pas les défauts de ce pensionnat célèbre.

L'Institut des *Maisons impériales Napoléon*, tel que l'organisa le décret du 20 mars 1809, admettait huit cents élèves, filles, soeurs, nieces et cousines de Légionnaires ; trois cents à Ecoeu, cinq cents à Saint-Denis. La première maison, fixée ou plutôt prévue au château de Chambord par un décret du 2 mai 1806, s'installa vers la fin de 1807, de par un décret du 10 juillet 1806, au château d'Ecoeu, ancienne résidence du connétable de Montmorency et des princes de Condé. La deuxième s'ouvrit en 1809 à Saint-Denis, dans les cloîtres bénédictins, à l'ombre de la vieille basilique où reposent les rois de France.

En 1810, Napoléon fonda plusieurs Maisons d'Orphelines, « comme un établissement particulier à la Légion d'Honneur qui paierait les pensions » des filles de militaires décédés au service. En vertu du décret pris à Rambouillet le 15 juillet 1810, cinq couvents se constituèrent : en janvier 1811, à Paris, hôtel Corberon, rue Barbette au Marais, dans une ancienne propriété du maréchal d'Estrées (devenu en 1816 la première succursale de Saint-Denis, ce couvent fut transféré à Ecoeu en au mois de mai 1851); aux Loges, forêt de Saint-Germain, dans un monastère d'Augustins déchaussés qu'avait fondé la reine Anne d'Autriche; en 1813, à Barbeaux, forêt de Fontainebleau, dont l'abbaye cistercienne remontait au roi Louis le jeune (évacuée en 1814, la maison disparut en 1816); enfin dans l'ancien couvent des Prémontrés à Pont-à-Mousson (Meuse), et chez les Trappistes du Mont-Valérien près Paris. Ces deux derniers établissements, il est vrai, ne reçurent jamais d'élèves. Un sixième couvent était aussi annoncé. Au total, six cents orphelines « dont les pères sont morts officiers ou chevaliers de la Légion d'honneur, ou à notre service dans quelque grade que ce soit pour la défense de l'Etat, ou dont (les mères étant mortes), les pères sont appelés pour notre service hors de l'Empire », purent entrer dans ces établissements. Napoléon, ayant pourvu par l'institution des lycées et prytanées à l'éducation des fils de militaires morts sur le champ de bataille ou des suites de leurs blessures, éprouva le besoin de faire jouir leurs filles du même bienfait. Parmi les nominations faites en 1811 pour des filles de non-légionnaires, on remarque celles de Mlle Benezit, fille d'un officier décédé avant la création de la Légion d'honneur ; de Mlles Carbonnier, filles d'un capitaine aide de camp tué en Espagne ; de Mlles Bagré et Chartier, filles d'officiers morts des suites de leurs blessures ; de Mlle Beaufort, fille d'un inspecteur des équipages assassiné en Calabre pendant la conduite d'un convoi ; de Mlles Castel de Courval, filles d'un adjoint aux commissaires des guerres, mort victime de son zèle pour le service des hôpitaux à Salamanque. Combien d'autres !

Par décret signé à Trianon le 12 mars 1813, les filles des membres de l'Ordre de la Réunion ont été également admises à Ecoeu et à Saint-Denis comme dans les six maisons d'orphelines.

Aux couvents d'orphelines ainsi qu'aux maisons d'Ecoeu et de Saint-Denis, l'Empereur ne cessa, malgré des fonctions très absorbantes, de témoigner un vif et tendre intérêt. Dressons le petit calendrier des visites que Napoléon vint rendre inopinément aux divers établissements. Si nous ne nous trompons, il effectua six visites au moins, en des circonstances dignes d'être rappelées.

La première fois, ce fut à Ecoeu, le vendredi 3 mars 1809. La Directrice, Mme Campan, a laissé, dans ses Lettres de deux amies, le récit de cette inspection « bien mémorable » que passa l'Empereur en compagnie du Grand Chancelier accouru en hâte. A midi et demi, Napoléon, en tenue de Colonel des Chasseurs à cheval de la

Garde, habit vert, décoré du ruban rouge de la Légion et du ruban orange et vert de la Couronne de fer, épée, bas de soie blancs, chapeau à cornes, apparut sous la voûte d'entrée du château, suivi de Berthier et d'une brillante escorte. Il parcourut les classes du rez-de-chaussée, interrogea « sur plusieurs choses fort simples » les élèves nullement intimidées et qui répondirent juste. Il examina les bas qu'elles tricotaient, les ouvrit, y passa la main, comme aurait fait une bonne ménagère. Il traversa les dortoirs, l'atelier de dessin, l'infirmerie et la pharmacie. A la chapelle, il fut accueilli par le premier aumônier, l'abbé Gauthier, qui prononça une allocution ; il s'agenouilla à une place réservée ; il se leva quand l'assistance commença une prière qu'il n'avait pas encore entendu chanter par un si grand nombre de jeunes voix, et parut y prendre plaisir. Il longea l'esplanade qui sépare le château du bois : les enfants formaient une double haie se prolongeant jusqu'au parc ;

- « je ne passe pas souvent de semblables revues, dit-il. Ces jeunes personnes ont toutes l'air de la bonne santé ».

Quelqu'un observa que cela était dû à la pureté de l'air. -- Et aux bons soins, compléta l'Empereur.

A l'extrémité de l'allée, la directrice sollicita un instant de récréation pour les élèves. Il accorda l'autorisation. Huit ou neuf rondes s'organisèrent. La « première des grandes », Caroline de R., chanta les couplets que les danseuses répétaient en chœur, et dont voici deux échantillons :

Cette plume, qui donna
Des lois à l'Europe entière
Dans un règlement traça
Quand de son nom belliqueux
Il fait retentir la terre
Ici nos plus simples jeux
L'intéressent comme un père.

Cette assemblée juvénile, ce nom de père chanté par les fillettes, lui causèrent une grande émotion qui se peignit sur ses traits. A la fin de la ronde, il demanda à Mme Campan de désigner quatre élèves les plus distinguées par leur instruction et leur soumission. C'étaient Jeanne Mallerot, Charlotte Récicourt, Joséphine Rabbe et Marie LarocheCourbon (1). Comme preuve de satisfaction, il concéda à chacune d'elles une pension de quatre cents francs, qu'il signa aux Tuileries cinq jours plus tard.

(1) Elles étaient filles respectivement d'un adjudant commandant, d'un colonel du génie, du colonel du 9^e régiment de Paris (resté célèbre pour avoir été l'un des juges du due d'Enghien et pour s'être compromis en 1812 dans l'affaire du général Malet), et soeur d'un lieutenant du 28 Léger.

Lorsque les élèves se mirent à table au réfectoire, il prit lui-même place au-dessous de la chaire. La lectrice ayant terminé le *Benedicite* par des vœux pour l'Empereur, il releva la tête vers elle et la salua avec autant de bonté que de grâce. Il adressa des questions sur les repas et voulut savoir quel était le régal aux jours de fête. - Ce sont des tartes ou des crêmes, répondit la directrice. - Hé bien ! dimanche, continua-t-il, en réjouissance de ma visite, faites-leur donner des tartes et des crêmes.

Le lendemain, en effet, un fourgon du palais apportait dans des mannes d'osier, pour le dessert du dîner dominical, des oranges, des pâtisseries, des confitures, des pralines, vingt sortes de dragées offertes par sa Majesté-. En voyant tant de sucreries, les élèves manifestèrent une immense joie, un bonheur... d'enfants. - Ah ! s'exclama gaiement une petite, la belle chose que d'être un conquérant ! Que l'on a de bonbons !

Mme Campan se fit l'écho de la satisfaction générale dans un rapport qu'elle envoyait, le 4 mars, au grand chancelier pour signaler l'arrivée du fourgon chargé de desserts, et souligner le contentement causé par les deux journées : « Le congé, le désordre, les cris de *Vive l'Empereur !* formaient un spectacle moins régulier que celui d'hier, mais où la joie et le sentiment de reconnaissance éclataient de cette manière si pure et si franche qui répond si parfaitement aux vues de Votre Excellence ».

L'Empereur avait dit à Mme Campan : « Madame, tout est bien ». Bientôt après, il changeait son titre de directrice en celui, mieux sonnante, de surintendante.

Le lundi 5 août 1811, Napoléon, parti de Saint-Cloud avec Marie-Louise, venait faire une visite à Saint-Denis. Berthier, Mortier, Duroc, Caulaincourt accompagnaient le couple impérial. Vers deux heures et quart, Leurs Majestés arrivaient à Ecoen. Pour le compte rendu de la réception, on trouve encore en Mme Campan une narratrice de style et de qualité. L'élève Momet, âgée de dix-huit printemps, salua l'Impératrice d'un gracieux discours. On chanta en musique le *Domine Salvum sac Imperatorem*. L'Empereur s'en montra satisfait. Il prescrivit à l'architecte Fontaine diverses améliorations d'aménagement intérieur. Les élèves exécutèrent des rondes sur le parterre, La Surintendante fut invitée à faire connaître les enfants dont elle était le plus satisfaite. Napoléon était indulgent, gai, bien disposé. Marie-Louise sembla maussade, elle avait la migraine et refusa de goûter ; mais, quoique manquant d'entrain, se montra avenante et bonne. Les élèves exultaient, « ravies de joie ». Elles se plurent même à placer leurs pieds sur les pavés et sur les dalles où l'Empereur avait marché. Le conquérant les avait

conquises. Le lendemain, à la chapelle, celles qui chantaient faux ou ne chantaient jamais, mêlaient leurs voix au *Domine Salvum* en plein-chant. Les voûtes, rapporte un témoin, ont pensé éclater.

Par décret de Trianon, le 25 août, l'Empereur attribuait une pension annuelle et viagère de 600 francs à Mlle Momet, dix-huit ans ; en même temps que neuf pensions de 300 francs aux titulaires suivantes Clarisse Hortode, dix-sept ans ; Gabrielle Itty, douze ans ; Élisabeth Mongeotte, dix ans ; Adélaïde Crouzet, dix-huit ans ; Julie Bernelle, dix-neuf ans ; Barbe Senot, dix-neuf ans ; Anne Godard, Henriette Reiffer, dix-sept ans ; et Adèle Richer, dix-neuf ans (1).

(1) Les pères de ces dix élèves étaient, respectivement, Major du 1er régiment d'artillerie de marine, adjudant commandant à la Guadeloupe, capitaine adjudant-major au 30^{em} Léger, chef de bataillon à la 14^e division, proviseur du lycée Charlemagne, lieutenant-colonel de la garde de Paris, tambour-major des grenadiers à pied de la Garde Impériale, colonel de parc d'artillerie, chirurgien major des Dragons de la Garde, capitaine de vaisseau.

Le 11 avril 1812, tandis qu'il chassait en forêt de Saint-Germain, l'Empereur fit aux Loges une apparition inattendue. Il avait à ses côtés le Général Bertrand, qui le suivra à Sainte-Hélène, et le mameluck Roustan, qui lui resta fidèle seulement dans le bonheur. Accueilli par la mère supérieure, Mme Dagoty, et la mère économe, Mme de Beaufort, il visita la maison entière. Ayant remarqué dans une classe une élève, Félicité Pellerin, qui portait à-titre de récompense une médaille suspendue par un ruban rouge, il la fit passer au tableau noir et lui posa un problème d'arithmétique ; il écouta sa démonstration et la complimenta. Une de ses camarades, Eugénie Clouaux, débita une petite pièce de vers. A chacune des deux orphelines, Napoléon accorda une pension de trois cents francs. La première avait quinze ans. Elle fera en 1816 profession religieuse dans la congrégation de la Mère de Dieu et jouira de sa pension jusqu'à sa mort en 1860, presque un demi siècle durant. Le seconde, âgée de treize ans, ayant perdu son père rue Saint-Nicaise dans l'explosion de la machine infernale lors de l'attentat du 24 décembre 1800, a pareillement joui de sa pension jusqu'à la fin de sa vie.

Enfin l'Empereur, désireux: de tout voir, se promena dans le jardin. Les orphelines le suivirent jusqu'à la pelouse qui s'étend devant la maison : elles le virent monter à cheval et crièrent trois fois *Vive l'Empereur !* Plus habitué à entendre ces acclamations sur le front des armées qu'entre les murs d'un couvent, il se retourna et salua. Alors il rejoignit la chasse où les fanfares annonçaient que le cerf était aux abois. On se souvient que, parti, quatre semaines après, pour l'affreuse campagne de Russie, il eut à subir pour son compte le plus dur hallali. On sait également qu'au printemps de 1814, la forêt de Saint-Germain connut la souillure de l'invasion,

puisqu'un régiment cosaque campa près du couvent... Ce sont de tristes lendemains à une inspection rayonnante.

A l'Empire écroulé succède la Restauration. Sur les murs et sur les façades, on supprime dès le 8 mai 1814 le chiffre napoléonien et les emblèmes impériaux sculptés. A Saint-Denis, pour six jours et demi d'ouvriers à raison de cinq francs par journée, la dépense atteint trente-deux francs cinquante !

En même temps qu'elle supprima les établissements d'orphelins formés aux Loges, à Paris et à Barbeaux, l'ordonnance royale du 19 juillet de la même année prononça la « réunion » de la maison d'Ecouen à celle de Saint-Denis, sur la proposition du Chancelier de Pradt. Bientôt Louis XVIII, mieux inspiré, éclairé par le Maréchal Macdonald, révoqua l'impolitique ordonnance et restitua, le 27 septembre, à leur destination les trois maisons supprimées. Mais, dans l'intervalle, cinquante-cinq dames d'Ecouen ont été « réformées de leurs emplois » et un grand nombre d'enfants sont revenues dans leur famille.

Voici les Cent-Jours. Napoléon, ayant quitté l'île d'Elbe et débarqué au golfe Jouan, est revenu en triomphe aux Tuileries, le 20 mars. On lui a remis un courrier volumineux. Il l'examine. Une lettre l'émeut, comportant trente-quatre lignes d'une écriture fine jusqu'à être illisible : c'est une petite dionysienne, Aimable-Virginie Delaire, (élève d'Ecouen, le 22 juin 1808, puis de Saint-Denis le 1er septembre 1811), orpheline d'un chef d'escadron des grenadiers à pied qui a été tué à Saint-Dizier, en défendant le sol de la patrie ; pour sa mère malheureuse elle fait appel à la charité de l'Empereur. Napoléon de sa main écrit cet ordre en marge :

« Bertrand lui donnera un secours de six cents francs et fera régler sa pension ». Ainsi, même aux instants les plus critiques, au moment où à peine arrivé aux Tuileries, il doit faire sortir du néant les armées qui livreront bientôt le suprême et fatal combat, il exerce sa pitié et sa largesse envers une petite suppliante de la Légion d'honneur (1).

(1) Arthur-Lévy, *Napoléon intime*, p. 412.

Bien mieux, il vient lui-même à Saint-Denis le 31 mars, fait appeler l'élève et promet une dotation.

Sa présence parmi les filles des Légionnaires excita, au surplus, un enthousiasme que Fleury de Chaboulon qualifie d'inexprimable :

« Elles se jetèrent à ses pieds, à ses genoux, et les couvrirent de leurs larmes et de leurs embrassements » .

De touchants détails ont été conservés :

« L'Empereur s'était servi d'une cuillère pour goûter les aliments. Après son départ,

chacune voulut la conserver. Elles la mirent en pièces et se la partagèrent ». Beaucoup d'élèves avaient tressé des bagues de crin en y traçant des « devises patriotiques, où figurait l'expression naïve de leurs sentiments pour Napoléon ». L'Empereur ayant daigné en agréer quelques-unes et les placer à ses doigts, chaque enfant voulut obtenir la même faveur. Elles se précipitèrent sur lui, s'emparèrent de ses mains et, en un instant, les couvrirent de ces gages innocents de reconnaissance et d'amour. L'Empereur, ému, enchanté, se soumit avec une complaisante bonté aux douces étreintes de ces aimables enfants. Elles lui recommandèrent ingénûment de ne pas donner les bagues qu'elles lui avaient offertes. Il leur promit de les conserver en leur assurant qu'elles seraient aussi précieuses à ses yeux que les bijoux de sa couronne (2).

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815. Tome 1 page 305.*

Des images ont popularisé cette scène attendrissante.

La surintendante de Saint-Denis, Mme du Bouzet, en informant le Grand Chancelier, par lettre du 1er avril, que l'Empereur avait, la veille, honoré la maison de sa présence, s'exprime ainsi :

« Sa Majesté a été reçue avec bonheur et enthousiasme par les filles de ses braves qui ont conservé au fond de leur cœur une reconnaissance bien vive et un souvenir bien cher de ses bienfaits. Sa Majesté a paru satisfaite et a daigné accorder des pensions de deux cent francs à dix d'entre elles et beaucoup de grâces à celles qui lui en ont demandé. » (3).

(3) *Archives de la Grande Chancellerie.*

Il paraît que la joie des élèves était si exubérante et bruyante que les Dames interposèrent leur (1) autorité :- Laissez, dit-il. Cela fait mal à la tête, mais bien au cœur (1).

(1) *Cousin d'Avallon, Bonapartiana (1831), page 145*

Il y eut, en réalité, dix bénéficiaires de pensions annuelles de la somme de deux cents francs. Un décret du 10 avril 1815 fait connaître leurs noms : Alphonsine-Geneviève Péron, petite-fille d'un ancien maire du 9^e arrondissement de Paris, dix-sept ans ; Marie-Caroline Friederichs, fille du Général, dix-huit ans, ensuite surnuméraire à Saint-Denis; Henriette-Augustine Vergez, fille du Médecin, onze ans ; Gertrude Malher, fille du Général, dix-sept ans, plus tard maîtresse de dessin ; Antoinette-Désirée Varin, fille d'un lieutenant de Vaisseau, quatorze ans ; Sophie-Delphine Voutier, fille du commandant de Maubeuge, et Hélène Dessayes, fille d'un colonel de voltigeurs, seize ans ; Elisabeth Mexmer et Camille Sabatier, dix-sept ans ; Agathe Ferrière, quatorze ans. Leurs actes de naissance furent envoyés

par Lacépède à Gaudin duc de Gaète, dionysien de naissance, pour faire liquider les pensions. ,

Le 14 avril, l'Empereur avait restitué à la Légion le château d'Ecouen pour redevenir maison d'Education. Cette décision devait rester longtemps lettre morte. On connaît la suite des événements, le tragique effondrement dans un glorieux désastre, la bataille du 18 juin, l'abdication du 22, le suprême séjour à Malmaison dont Napoléon, attendant l'exil, a demandé l'hospitalité à la reine Hortense ; puis l'île d'Aix, la halte de Plymouth, enfin le calvaire et le tombeau de Sainte-Hélène ! Du moins, on peut penser que la dernière satisfaction de l'Empereur sur le continent aura été cette visite, toute familiale et paternelle, si remplie de réelle intimité et de véritable tendresse, qu'il a eu la joie de faire aux élèves chéries de la Légion d'honneur.

Avec l'Empire fini, Louis XVIII est rentré à Paris. Mais, alors que l'Empereur était revenu de l'île d'Elbe à la tête de quatre cents Français, le Roi déniché de Gand, comme le note Châteaubriand, est retourné en France derrière quatre cent mille Etrangers. Avec la Monarchie recommençante, il est arrivé à Saint-Denis comme à sa sépulture, et s'est logé dans les bâtiments de l'Abbaye, où l'on eut toutes les peines du monde, observe encore l'auteur des Mémoires d'outre-tombe, à empêcher les petites filles de la Légion d'Honneur de crier Vive Napoléon ! Ces enfants, en vérité, ne se souciaient guère de politique, mais elles, regrettaient naturellement l'Empereur qui leur avait toujours prodigué, nous venons de le voir, son affection, sa sollicitude et sa générosité.

L'histoire, cependant, poursuit son cours et elle a, vingt-cinq ans plus tard, un retour immanent. Les restes mortels de l'Empereur sont ramenés d'une île perdue de l'Atlantique. On les dépose à l'église des Invalides, en grande pompe. Malgré une température glaciale, la foule se presse sur les bords de la Seine pour voir la flottille funèbre qui remonte le fleuve depuis le Havre et Rouen jusqu'à l'amarre du quai de Courbevoie. Au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé, une députation de jeunes demoiselles en deuil a pris place (14 décembre 1840). Et, si nous voulons savoir le sentiment qu'elles éprouvent à l'égard de leur glorieux fondateur, l'expression nous en sera fournie par le journal manuscrit de la Maison de Saint-Denis. C'est une expression pleine de franchise, de spontanéité, de simplicité :

« Les Dames, les Novices et les Médailles de la Maison royale ont été autorisées par la Grande Chancellerie à aller en députation sur les bords de la Seine pour voir passer, et saluer, le convoi qui rapportait les cendres de Napoléon-le-Grand. Ce convoi, composé de neuf bateaux à vapeur, était conduit et commandé par S. A. R. le Prince de Joinville. « Il serait impossible de décrire la noble et sainte solennité de

ce convoi et combien nos murs ont été touchés et attendris en devinant, sous les voiles qui le couvraient, *Notre Empereur !!* si cher à notre enfance et dont le nom avait si souvent réjoui notre adolescence et fait l'amour et l'admiration de notre jeunesse.

Achevons, s'il vous plaît, cette lecture intéressante :

« Mardi 15, a été célébré dans la Maison un service funèbre (grand, solennel) pour Sa Majesté l'Empereur Napoléon rendu aujourd'hui à la France et déposé aux Invalides pour ne plus nous quitter. »

L'éloquence jaillit du cœur toute naturelle. Ces quelques lignes manuscrites, empreintes d'une pitié si tendre et d'une émotion si pure, en disent beaucoup plus qu'un long récit ou qu'une grande colonne de journal. Ce n'est pas une voix isolée qui parle, c'est l'écho fidèle

qui résonne du collectif hommage où palpète l'âme même des Maisons de la Légion d'Honneur.

L'affection de ces jeunes filles pour Napoléon était immense. Au cours des visites que nous venons de remémorer, elles ne se rassasiaient pas de le voir et de l'entendre, de retenir ses paroles, ses gestes, ses attitudes. On a dit qu'elles recherchaient l'emplacement où ses pieds s'étaient posés, on a vu qu'elles se précipitaient à ses genoux et le couvraient de baisers, qu'elles se disputaient la cuillère dont il avait fait usage, qu'elles couvraient de bagues tous ses doigts. Relevons encore quelques traits non moins expressifs, aussi éloquents, dénotant la vénération et l'idolâtrie dont il faisait l'objet : « Dès que l'Empereur était sorti de la classe, vite on inscrivait ses réponses, on gravait ses mots heureux dans sa mémoire, on les brodait ; ils étaient envoyés aux parents. Parmi les jeunes filles qu'il avait exaltées d'un regard, d'un compliment, d'une tape, d'une poignée de bonbons, les plus glorieuses étaient celles qui, l'ayant suivi pas à pas, avaient furtivement ramassé grain à grain, sur ses traces, le tabac tombé de sa tabatière et l'avaient enfermé, cousu dans un sachet, pour le porter... sur leur cœur ». (1)

(1) Léon Gozlan. *Les Châteaux de France, 2e série* (Paris, 1857, Ecoenen, pages 98 à 140). Cité par M Marsangy de La Légion d'Honneur, 355.

Et l'écrivain qui rapporte ces souvenirs, ajoutait à l'époque du Second Empire : « Les fidèles pensionnaires ont encore de ces sachets, reliques saintes qu'elles lègueront à leurs filles ». (2)

(2) Gozlan, *op. cit.*, p. 128.

N'était-ce point là un véritable culte, une réelle adoration ? A ces demoiselles l'Empereur n'apparaissait-il pas comme un père, et même, ainsi qu'à ses troupiers grognards, comme un dieu ? On pouvait s'y attendre, la légende s'en est mêlée et

elle a pris des forces en marchant. Une apothéose du Fondateur des Maisons de la Légion d'Honneur a été dessinée et gravée par Perronard, sous la Monarchie de Juillet ; elle représente dans une cour immense les jeunes filles assemblées autour d'une estrade, où la surintendante couronne le buste de Napoléon, et où se lit la date du 5 mai 1821 ; on voit dans les médaillons de l'encadrement l'effigie de la reine protectrice, de six grands chanceliers et de quatre surintendantes ; entre ciel et terre, au-dessus des groupes, deux élèves sont agenouillées à la droite et à la gauche de l'Empereur, l'une lui baisant la main, l'autre embrassant la basque de son habit.

Un jour, les pages se disputèrent à qui serait de service quand l'Empereur irait visiter les Maisons Impériales.

- Oh ! remarqua Napoléon, ce n'est pas pour moi, je ne suis pas leur dupe.

Il se frottait les mains et riait.

- Ah ! les petits gaillards ! ah ! les petits drôles !

- Sire, ce sont tous de très braves jeunes gens.

- Je sais. Il en est sorti de bons officiers. Cela fera des mariages (1).

(1) *Mémoires sur la Reine Hortense (1833). II, 146*

Il songeait, ce grand marieur, à caser les filles de la Légion. Lui même y pensa pour son compte, lorsqu'il répudia Joséphine. Des considérations politiques internationales le firent renoncer au projet un moment caressé. Au mois de janvier 1810, devant le Conseil extraordinaire qu'il convoqua pour examiner laquelle des trois familles régnantes d'Autriche, de Russie ou de Saxe pourrait donner une impératrice à la France, il s'exprima avec un certain embarras et quelque émotion.

Entendons ici sa déclaration souveraine :

« Je n'ai pas renoncé sans regret, assurément, à l'union qui répandait tant de douceur sur ma vie intérieure. Si, pour satisfaire aux espérances que l'Empire attache aux nouveaux liens que je dois contracter, je pouvais ne consulter que mon sentiment personnel, c'est au milieu des jeunes élèves de la Légion d'Honneur, parmi les filles des braves de la France, que j'irais choisir une compagne, et je donnerais pour impératrice aux Français celle que ses qualités et ses vertus rendraient la plus digne du trône. Mais il faut céder aux moeurs de son siècle, aux usages des autres Etats, et surtout aux convenances dont la politique a fait des devoirs »(2).

(2) *Mémoires du Prince de Talleyrand, 11, 7.*

Et voilà pourquoi l'Empereur des Français, tout en rendant justice aux jeunes pensionnaires de la Légion d'Honneur, a cru devoir donner la préférence à une archiduchesse étrangère.

En définitive, Napoléon se complut toujours à visiter les filles de ses braves. Sans autre annonce qu'un page ou qu'un piqueur, qui le précédait de quelques minutes, il aimait à surprendre les surintendantes, les dames et les élèves, par la soudaineté de son arrivée.

« Son front s'éclaircissait en entrant dans ce sanctuaire de la paix et de la candeur... Ce fut dans une de ses visites que, trouvant les élèves occupées à des travaux de couture, il demanda à une espiègle et jolie enfant combien il fallait d'aiguillées de fil pour coudre toute une chemise :

«- Sire, répondit-elle sans embarras, il n'en faudrait qu'une, pourvu qu'elle fût assez longue » (1).

(1) *Mme Félicie d'Ayzac, Hist. de l'abbaye de Saint-Denis (1860), Tome Ier, p CXL.*

Pour bien apprécier tout le charme que la présence impériale apportait à cette jeunesse, il faut relire une page qu'inspira Mme Jenny Bastide, ancienne élève de Mme Campan :

« Son bonheur était de tomber au milieu des élèves qui, à son aspect, se levaient toutes et rougissaient, comme s'il eût fixé son regard sur chacune d'elles à la fois. Rien ne peut se comparer à la joie des pensionnaires quand elles avaient au milieu d'elles leur père, ainsi qu'elles appelaient Napoléon. Ni récréation, ni fête, ni distribution des prix ne faisaient battre leur coeur comme ce mot, qui volait plus vite que le son de la cloche d'un bout du château à l'autre bout : l'Empereur !

« Le chapeau à la main, sous un costume d'une simplicité peu héroïque, il passait, le sourire sur les lèvres, entre les tables d'étude et il examinait d'un coup d'oeil la tenue de chaque division.

« Il aimait beaucoup le soin de la coiffure. S'il apercevait quelque natte égarée, il appliquait avec une familiarité toute paternelle une petite tape sur la joue de l'élève en défaut. La correction avait l'attrait d'une récompense.

« Il voyait tout à la fois le progrès des pensionnaires par les cahiers ouverts devant lui, leur santé à leurs visages solides et roses, un peu mâchurés d'encre, et même leur petite tristesse (quand elles en avaient) à leur front où il avait le don de lire. Aussi bien que le nom de ses soldats, il savait les noms des jeunes filles d'Ecouen, leurs familles, leur rang, le grade de leurs pères dont il ne manquait jamais de les entretenir... Et quand, sur son passage, il rencontrait de celles dont les pères ou les frères étaient morts à son service, il les embrassait et leur parlait bas... Toutes les petites âmes de ces enfants rayonnaient autour de la sienne » (2).

(2) *L. Cozlan, Les Châteaux de France, 2e série, p. 127 (Paris, 1857).*

Les Maisons ont pleinement répondu à son attente, si l'on en juge par les actes, les écrits et les paroles de l'Empereur. Elles ont été pour lui un motif d'affection, de fierté, d'admiration. Aux petites personnes studieuses comme aux vaillants militaires de la Grande Armée, il était fondé vraiment à dire : «..Chers enfants, je suis content de vous ».

Adoré des filles comme il l'avait été des pères : voilà le double aspect, le sûr élément d'une réelle popularité et d'une incontestable gloire.

Ici, ouvrons une simple parenthèse.

Napoléon le Grand fit école. A son imitation, les Chefs de l'État sont venus dans les Maisons d'Éducation. Louis XVIII visita Saint Denis deux fois, Charles X une fois, Louis-Philippe cinq fois, Napoléon III deux fois, Félix Faure et Alexandre Millerand chacun une fois. La série n'est pas close et se répétera, espérons-le.

Quant au fourgon napoléonien d'oranges et de gâteaux, il est resté lui aussi un exemple, qui a été renouvelé depuis 1809. Louis-Philippe le mit en pratique en 1844. En 1845 et 47, il y eut même deux fourgons à quatre chevaux, chargés de bonbons, de dragées et de fruits confits. La gamme des pâtisseries fut incroyablement riche en 1845 tartelettes, babas, galettes, gâteaux de Savoie et de Compiègne, brioches, échaudés, petits choux, pastafioles et gâteaux de plomb. Leur sèche énumération nous fait venir l'eau à la bouche. Croyons-en le Journal de la Maison : « L'abondance était telle qu'on aurait pu croire à un second miracle de la multiplication des pains changés en gâteaux. C'était vraiment royal. Tout est joie et enthousiasme, car au travers des gâteaux se voient les royales mains qui les donnent, et dont on ne peut détacher ses regards »..

Autre récidive le dimanche 7 février 1847, le régal n'est pas moins magnifique : « Ce souvenir royal a été accepté avec joie et enthousiasme ; des vivats ont retenti toute la journée avec une grande sincérité de sentiments ».

Tout le monde en est persuadé.

Longtemps plus tard, les Présidents de la République ont convié les écolières de l'Ordre aux garden-party de l'Élysée. Faisans et lièvres sont venus des tirés de Marly jusqu'aux réfectoires, améliorer et varier les menus de Mesdames les Économes. En 1905, pour commémorer le centenaire de la création des Maisons, le président Emile Loubet fit ajouter des gâteaux au goûter des pensionnaires. La tradition ainsi conservée ne saurait sombrer dans la désuétude. C'est une conclu



HORTENSE de BEAUHARNAIS dans le parc de Malmaison (1801)
par elle-même
Au Musée Napoléonien d'Arenenberg

sion; qui se dégage de la petite histoire des gourmandises délectables, si appréciées par plusieurs générations d'élèves.

*

* *

Au-dessous de l'Empereur se placent dans la hiérarchie de ce temps plusieurs femmes qui ont laissé une mémoire respectée.

D'abord la Reine Hortense. Née à Paris en 1783, fille du général que la Terreur guillotina en 1794, Hortense de Beauharnais avait pour mère Joséphine Tascher de la Pagerie et devint en 1796 belle-fille du général Napoléon Bonaparte, puis en 1802 sa belle-soeur, par mariage un peu malgré elle avec Louis Bonaparte. Elle fut de 1806 à 1811 reine de Hollande. L'Empereur avait songé à mettre Joséphine, nominalement du moins, à la tête des Maisons de la Légion d'honneur ; mais, soit qu'il y ait vu lui-même des inconvénients, soit que celle-ci ait refusé, il y renonça pour appeler Hortense à cette grande charge (1), avec le titre de Princesse protectrice des maisons (1) *Frédéric nlasson, Quatre Conférences sur Joséphine (1924), p 51.* impériales Napoléon et de l'Institut des Maisons d'Orphelines. Il projeta même de créer pour elle une principauté d'Ecouen : le projet de décret rédigé par Maret existe aux Archives nationales. La Princesse, qui habitait Saint-Leu Taverny, fit construire une route pour venir à Ecouen commodément. A plusieurs reprises, elle visita la maison Barbette et la maison de Saint-Denis. Elle s'attacha à son œuvre pendant la durée de l'Empire. Lorsque vers 1830 elle composa ses Mémoires, elle se rappela le temps jadis, les touchantes réceptions qui lui avaient été faites ici et là

« J'étais comme la mère de toutes ces jeunes Françaises, a-t-elle écrit avec tendresse et fierté. Dans leurs prières mon nom et celui de l'Empereur étaient prononcés. De toutes mes grandeurs voilà celle dont mon cœur fut le plus satisfait »

(2).*Mémoires publiés par Jean Hanoteau, II, p. 123. - Il y a toujours dans le parc d'Ecouen la fontaine Hortense érigée par le Prince Eugène.*

Hortense de Beauharnais, qui avait été élève du pensionnat de Saint-Geormain, retrouvait à Ecouen son ancienne institutrice, Mme Bertholet dite Campan, née Jeanne-Louise-Henriette Genet, ancienne lectrice de Mesdames filles de Louis XV, et femme de chambre de la reine Marie-Antoinette. Un jour, à Malmaison, Bonaparte avait posé à la citoyenne Campan cette question brusquement :- Que manque-t-il aux femmes de France pour être bien élevées.

Sans hésiter, elle avait répondu : - Des mères ! ..

Elle s'attendait à diriger un établissement de la Légion d'honneur : « Si ce n'est pas moi, avait-elle fait savoir à Hortense, si après avoir été choisie par Lui pour élever

sa famille je reste là où l'on m'a trouvée, le chagrin minera ma santé et je ne survivrai pas à une honte imméritée ». Elle obtint cet honneur mérité, le 4 septembre 1807, elle partit pour Ecoeu, où elle loua dans le bourg un appartement. Elle surveilla l'adaptation nouvelle du château des Condé à une maison d'éducation; elle signala son désavantage (par rapport à l'abbaye de Saint-Denis) avec deux étages, cinq escaliers, onze dortoirs, nécessité coûteuse de clore l'enceinte et les bâtiments destinés à quatre cent soixante habitants; elle s'autorisa du cas d'un chien enragé, étranger à la maison, qui, venu par le pont jusqu'à la porte même, où le tua « un petit Auvergnat », ne mordit personne mais effaroucha les poules de la basse-cour. C'était une vigilante gardienne, une remarquable éducatrice, un écrivain dont les oeuvres se lisent toujours avec intérêt. Elle avait, sans doute, des défauts, mais on ne peut séparer de la Maison d'Ecoeu la mémoire impérissable de son ex-surintendante.

Il faut mentionner également son élève et émule, Mme du Bouzet, surintendante de Saint-Denis le 17 novembre 1810 et honorée du titre de baronne, après avoir été à Ecoeu surveillante (31 novembre 1807) et inspectrice en 1809. N'omettons pas non plus Mme Marie-Marguerite de Lézeau, en religion T. R. Mère Arsène-Angélique, fondatrice et supérieure générale de la Congrégation de la Mère de Dieu, qui dirigea vingt-huit ans l'institution nationale des Orphelines de la Légion d'honneur et décéda en 1838, rue Barbette, à l'âge de 83 ans, après 62 ans de vie religieuse. Sa Communauté, fixée d'abord rue des Saints-Pères, puis rue du Pot-de-Fer, paroisse Saint-Sulpice, s'était fait remarquer par son dévouement envers les orphelines et avait mérité, proclame le décret officiel d'institution, la bienveillante attention du Gouvernement.

Il serait injuste de passer ici sous silence le grand chancelier Lacépède, qui fut une âme noble, affectueuse, tout à fait paternelle. Bien que Napoléon eût refusé dix fois la démission de ce haut fonctionnaire très malgré lui, Lacépède n'apportait pas moins un remarquable zèle au rôle qui lui était dévolu : Toutes les maisons impériales étaient placées sous sa surveillance directe. C'est lui qui présentait à Sa Majesté le travail relatif à l'admission des élèves, et il était aidé dans sa tâche par la 4e division de la Grande Chancellerie (Bernault chef, Perrotte sous-chef), à laquelle correspond le 2e bureau actuel (M. André Vovard chef, M. Jeannel sous-chef). C'est lui qui a expédié le 25 juin 1807, à Vauquelin, son collègue de l'Institut et du Muséum, quatre bouteilles des différentes eaux qu'on boit à Ecoeu ou dans les environs

« Le juste désir que j'ai de pourvoir par tous les moyens possibles à tout ce qui peut tenir à la salubrité de la Maison impériale Napoléon, établie pour les filles des Membres de la Légion d'honneur au château d'Ecoeu, m'a fait déterminer que,

lorsque cette Maison serait en activité, l'on y porterait chaque jour la quantité d'eau de Seine nécessaire pour la boisson des dames et demoiselles qui habiteront le château d'Ecouen ; mais je n'en souhaite pas moins de connaître la nature des quatre sortes d'eau contenue dans les bouteilles que j'ai l'honneur de vous envoyer.

« Auriez-vous la bonté, Monsieur et cher Confrère, d'en faire l'analyse ?

« je ne puis m'adresser à un chimiste ni plus habile ni plus complaisant, et d'ailleurs votre obligeance naturelle vous portera à rendre ce service aux filles de vos confrères.

L'eau de Seine n'est pas alors polluée comme elle l'est devenue depuis cette époque.

Recruté avec discernement, le Corps professoral formait une véritable élite. Des candidatures multiples s'étaient produites aux divers emplois. Au nombre des postulantes nous remarquons Mlle Anna Greuze, fille du célèbre peintre de l'Accordée de village et de la Cruche cassée, Mme Dutertre, fille de l'écuyer royal Dauvergne, Mme Richard de Saint-Aubin, lectrice de Madame avant la Révolution, Mme Vve Pasquet de Salaignac, appuyée par Fourcroy, mère de deux fils, l'un prisonnier en Angleterre et l'autre blessé à Austerlitz ; Mme DemarqueDuclaud, femme d'un officier de santé qui prit part au siège de la Bastille et à l'expédition d'Egypte, (1)

(1) M. Demarque fut nommé en 1811 chirurgien de la Maison impériale d'Orléans, p11elines aux Lages. J. Durieux, Les Vainqueurs de la Bastille (1911), p. 69.

Mme Mandavy, née Beauchamp, recommandée par la députation de la Dordogne au Corps législatif ; Mme Dufrenoy, née Billet, auteur de plusieurs ouvrages de poésie ; Mme Deharp des Cossières, alliée aux Daubenton et aux Tascher de la Pagerie, auteur d'une Mythologie des Demoiselles qui était alors réputée classique.

La plupart des dignitaires, dames et institutrices, étaient veuves ou mariées. On retrouve leurs noms au Tome Ier de l'Etat général de 1814. Les premières nommées à Ecouen le 6 novembre 1807 s'appelaient : MMmes Vve Chardoillet, Fain, Vve Fremanger, Vve Vincent, surveillantes ; MMmes Vve Dussieux, Vve de Mongelas, MMlles Angelet, de Sainte-Suzanne, institutrices ; Mme Vve Ferry et Mlle Chappatte aînée, maîtresses de travaux à l'aiguille ; Mme Voisin, sous-économe; Mlle Roset de la Garde, infirmière, et Mme Girard, dépositaire.

A la date du 31 décembre 1807, en même temps que Mme Balzac, maîtresse de dessin, fut nommée Mme Durand, veuve du général de brigade Michel Durand, née Cohendet, qui devint première dame de l'impératrice Marie-Louise lors de la

naissance du Roi de Rome et composa en 1819 d'intéressants Mémoires sur Napoléon et Marie Louise (réédités en 1886). Avec celle-ci on se gardera de confondre Mme Coindet, maîtresse de maintien, de bonne tenue et de nobles révérences, on dirait aujourd'hui d'éducation physique. Elle faisait le voyage d'Ecouen trois fois par semaine l'été, deux fois l'hiver, touchait cinq cents francs par quartier et avait ses voitures payées. Elle gagnait son traitement. Mme Campan, qui se louait du mérite exceptionnel de sa collaboratrice, mandait au grand chancelier, le 5 mai 1809, cette appréciation digne d'être notée :

« Il n'y a point de filles de 16 à 20 ans qui puissent donner ce genre de leçon. Si V. E. en était témoin, cela lui serait démontré. Ces leçons sont un exercice militaire commandé à 50 filles à la fois. Elle crie comme un sergent-major, et cela dure 4 heures de suite, cependant, Monseigneur, sans parvenir jamais à en faire de ces pirouettes applaudies dans les bals de Paris, ce qui exigerait des leçons particulières à chacune.

« C'est à cette leçon de maintien que l'on doit la bonne tenue, les nobles révérences, et jusqu'à cette décence préservatrice de l'honneur, puisque son premier effet est d'imposer du respect au libertin qui aborde une jeune personne, et que l'éloignement et la difficulté des attaques est à raison de la faiblesse du sexe féminin un des premiers garants de sa vertu. Ce n'est donc pas par des raisons futiles que je regarde cette partie de l'enseignement pour toute fille qui n'est pas destinée à porter dans les rues un carton sous le bras et à travailler en journée, comme une chose de première nécessité. »

En outre, un chef de bureau était professeur de morale et s'ajoutait aux aumôniers et chapelains des Maisons impériales. Plusieurs médecins et chirurgiens, sans parler des consultants, assuraient le service de santé. Il n'est pas jusqu'au dentiste qui ne se vantât d'avoir par sa douceur gagné la confiance des demoiselles et examiné, au cours de huit visites (26 décembre 1807 au 3 mai 1808), toutes les bouches des pensionnaires sans exception. Ce brave homme, au nom symbolique et prédestiné, M. Miel, sera tué par balle pendant la révolution de juillet.

Arrivons aux élèves et demandons-nous quel était, en ces temps reculés, le régime intérieur des établissements de la Légion d'honneur. Pour connaître le genre d'existence qu'on y menait, interrogeons une ancienne élève d'Ecouen qui y passa sept années : Thérèse-Mélanie Martin (de Saint-Dizier), fille d'un chef d'escadron des Chasseurs à cheval de la Garde, auteur de Souvenirs publiés en 1924 par son arrière petit-fils, M. Edouard Joppé. Cette plaquette est intéressante et rare : double raison pour la lire avec attention.

Les élèves se trouvaient réparties en six divisions formant treize sections d'après les couleurs des ceintures distinctives : verte en commençant par les plus jeunes, violette, aurore, bleue, naccarat, blanche; les sections intermédiaires s'ornaient d'un liséré blanc et la treizième section portait une ceinture gros bleu (aujourd'hui multicolore). A Ecoeu, l'uniforme était lilas, pourpre ou amarante, approchant du grenat, en laine ; les manches légèrement bouffantes et froncées, s'arrêtaient au gras du bras dont le surplus était couvert de longues mitaines qu'on fit d'abord en baptiste écrue (ce qui était plus joli), puis en toile grise (ce qui coûtait moins cher). On passait sur la robe un tablier de laine noire, serré par la ceinture de couleur. L'hiver, on ajoutait de longues manches de l'étoffe du tablier et une pélerine noire, bordée d'une ganse de même nuance que la ceinture. La chaussure consistait en souliers à cordons noirs, dits cothurnes.

Des pieds, passons à la tête et voyons la coiffure

Les élèves arrangeaient leurs cheveux à leur gré, pourvu qu'elles les relevassent. Pour l'été, la coiffure consistait en cheveux pour les cours et les classes, et en capote de percale blanche garnie de rubans aux couleurs de la classe dans les promenades. En hiver, on portait une petite toque de velours noir qui était d'un gracieux effet. Il y en eut de deux formes : la première était haute d'une demi-tête, presque droite, soutenue par du bougran, et dite à la Polonaise; plus tard, on ne mit plus de bougran, on donna un peu plus de largeur, et on eut une toque qui se portait plate, un peu relevée sur le devant comme un béret, et analogue aux toques des blasons de l'Empire : elle s'appelait à la Chevalière ou à la Suisse.

Le régime n'était pas trop sévère. On se levait à 6 heures en été, à 7 heures en hiver. Une heure était accordée pour la toilette. On faisait la prière dans les classes, on entendait une messe basse chaque matin à la chapelle. On déjeunait de fruits en été, de lait chaud en hiver, et d'un bon morceau de pain. A partir de 9 heures, jusqu'à 3 heures, avaient lieu les leçons des institutrices. On écrivait sous la dictée, on apprenait, on récitait. Un entr'acte de quelques instants, à midi, permettait de manger dans la classe même un morceau de pain sec. Le dîner; servi à 3 heures, comprenait la soupe, le boeuf, un rôti, un plat de légumes ou une salade ; les vendredi et samedi, le maigre était observé, on avait des légumes, des oeufs, du poisson. Rarement de dessert, excepté à la fête de l'Empereur et aux quatre grandes fêtes, où des tartes et gâteaux étaient distribués. On jouissait alors d'une récréation jusqu'à cinq heures. On faisait des travaux d'aiguille et on lisait. A 8 heures, collation d'un plat de légumes et de fruits cuits ou crus. En tout temps, le coucher avait lieu à 9 heures.

Il y avait, parfois, des punitions. Elles consistaient en mauvais points, dans la mise à genoux en classe, dans l'obligation de manger au réfectoire à une table de pénitence, appelée la table de bois simplement parce qu'elle n'était pas garnie de nappe. Par contre, il y avait des récompenses aux examens trimestriels. Les élèves obtenaient des cartes de contentement, dont le cadre illustré par Mme de Balzac avait été modifié par l'Empereur lui-même et son secrétaire Meneval ; il comportait divers attributs, un aigle, une étoile à cinq branches, une quenouille avec fuseau, des articles de bureau, de musique, de dessin, de peinture, de broderie, de couture, Mais Napoléon avait barré d'un coup de plume le luth et la lyre, en bas à gauche dans le projet primitif, pour substituer prosaïquement une cuiller à pot, une bouilloire, un plumeau et une écumoire. En grande pompe, les élèves plantaient dans l'allée des premières des arbres ornés de rubans tricolores. Elles étaient promues dans une division supérieure, recevaient les éloges de la surintendante qui les conviait à des collations dans son appartement ou son jardin particulier. Il n'y avait ni distribution des prix, ni sorties périodiques, ni vacances. Jamais de vacances ! Et cela n'empêche pas Mélanie Martin d'écrire cette conclusion tranquille, toute pénétrée de justice, d'affection et de bienveillance

« En somme, je n'ai conservé qu'un souvenir agréable et heureux des sept années que j'ai passées dans la Maison d'Ecouen. Sauf, quant au manque d'enseignement des langues étrangères, l'éducation que l'on y donnait à cette époque m'a toujours paru pratique, utile, sérieux et bien propre à « satisfaire aux exigences variées du monde et du ménage ».

Au château d'Ecouen, où s'installa la première Maison impériale Napoléon, seize jeunes filles étaient arrivées le 18 novembre 1807. La chronique rapporte qu'elles étaient contentes, qu'elles dînèrent fort bien et jouèrent gaîment après le repas. Le lendemain, elles travaillèrent à l'aiguille et marquèrent de leur nom avec leur numéro chaque pièce de leur lingerie.

Quatre élèves firent leur entrée en décembre. Parmi les nombreuses admissions de 1808, il y eut Milles Mallerot, orphelines d'un adjudant commandant et dont la mère occupa l'emploi de dame économiste jusqu'en 1814. Il y eut Joséphine Rabbe que Napoléon, comme on l'a vu, pensionna dès 1809. Quand cette jeune fille quitta la Maison peu après, elle laissa de vifs regrets, si nous en croyons un album du Musée de la Légion d'honneur où ses maîtresses (Voisin, Dalvymare, De Bois Brullé, De Valmons, Harger Richardon) et ses compagnes (Fain, Du Bouzet, Corazza, Kastner, Debreuil, Delaporte) lui prodiguent leur amitié. Son amie Betzi lui dédie un quatrain plus exact de sentiment que juste au point de vue métrique :

Ni du lieu la distance
Ni du temps la longueur
N'auront la puissance
D'effacer Joséphine de mon coeur.

Enfin la surintendante lui écrivit (29 décembre 1809) une tendre et jolie lettre qui se lit avec intérêt :

« Vous êtes la première sortie de cette Maison Impériale et vraiment paternelle, ma chère Rabbe. La première, vous avez le mérite et la gloire de faire apprécier dans le monde l'étendue du bienfait de Sa Majesté l'Empereur et Roi envers les filles des Membres de sa Légion d'Honneur, je puis dire envers eux-mêmes. Quelle belle chose dans un Souverain de dire à ses braves : « Vous vous battez pour moi, pour l'Etat et pour la gloire. J'aimerai et j'élèverai vos enfants pour vous. Allez. Si vous périssez au champ d'honneur, elles sont mes filles, Si vous revenez victorieux, je vous les rends pour faire le bonheur de votre vie privée et la consolation de vos vieux jours. Vous les trouverez soumises, religieuses, instruites, économes, aimant leur Dieu, leur Souverain, leur père.

« Elevant leurs enfants dans ces principes, leur faisant chérir et respecter leurs devoirs dès le berceau, économisant la fortune de leurs pères, capables d'éviter les frais de la première éducation en leur donnant en même temps celle de l'honneur si nécessaire à graver dans les jeunes coeurs :

« Voilà l'esprit et le sentiment de Sa Majesté, ma chère Rabbe; contribuez à en donner la preuve et, par reconnaissance pour votre auguste bienfaiteur, faites apprécier par votre conduite toute la valeur de son bienfait. Vous trouverez toujours en moi une seconde mère ».

GENET CAMPAN.

La bataille d'Eylau, où un si grand nombre de braves avait péri de la « mort glorieuse des vrais soldats », peupla les collèges de la Légion.

De leur nombre étaient les filles du chef de bataillon Daussy, qui était tombé après avoir accompli des prodiges. Ayant formé en carré sur le champ de carnage le 14^e de ligne, Daussy avait dit à l'aide de camp capitaine Marbot :

- Retournez vers l'Empereur, faites-lui les adieux de soldats qui ont exécuté ses ordres et portez-lui notre aigle qui ne doit pas tomber aux mains de l'ennemi:
Daussy rééditait, dans le combat même, le funèbre salut des gladiateurs antiques :

Ave, Cesar, morituri te salutant... Adieu, Sire...

On le vit tomber trois fois et se relever trois fois pour se défendre. Son courage sembla triompher de la mort. C'était un homme de très haute taille, dans la force de l'âge. Il frappait des coups mortels. Enfin il tomba une 4^e fois et ne se releva plus : il était mort. Tout près, gisaient 26 ou 27 officiers et 590 soldats qu'il avait commandés héroïquement et qui marquaient, maintenant, l'emplacement de chaque peloton (1). (1) *Fastes de la Légion d'honneur*, V, 151.

Les cadavres se reconnaissaient par le rang et la place qu'ils occupaient dans l'ordre de bataille ; et ce qui attestait combien ces braves avaient vendu chèrement leur vie, c'était la multitude des Russes étendus autour d'eux (2)

Puis la neige tombant à gros flocons vint tisser leur linceul...

Daussy était légionnaire de la grande promotion du 14 juin 1804. Une de ses filles, Marie-Ursule-Joséphine, née le 11 août 1794, entrée à Paris rue Barbette, le 27 avril 1812, cessa de figurer le 23 février 1816 sur le tableau des élèves pour devenir dame de la congrégation de la Mère de Dieu sous le nom de Mère Marie-Eudoxie. Elle succéda à Mme de Lézeau comme supérieure d'Ecouen et recevra à ce titre le Prince président de la République, plus tard l'impératrice Eugénie. Dépositaire de son titre et de sa charge en 1858, elle mourra en 1860.

D'après un historien militaire (3), le nom du commandant Daussy se recommande à l'estime de la postérité. Nous sommes d'accord. Mais aussi nous trouvons que Mère Marie-Eudoxie, ayant passé toute sa vie à éduquer et instruire la jeunesse, s'est montrée la digne fille du combattant d'Eylau, courageux et dévoué jusqu'à l'immolation suprême. Nous croyons, que sa mémoire peut également recevoir le tribut d'une respectueuse estime. Sur sa tombe, qui fut longtemps au petit cimetière de la maison d'Ecouen et qu'on transféra au monastère de Picpus à Paris, dans l'avant-choeur où elle repose à côté de Mme de Lézeau, il nous plaît de déposer avec l'hommage du souvenir, non pas une gerbe de fleurs éclatantes et somptueuses, mais simplement un humble bouquet de lis purs, de discrets myosotis et de modestes violettes.

(2) et (3) *Commandant Dupré Les Fastes du 14^e (le ligne, 187.*

Parmi les élèves, les filles des soldats de cette meurtrière bataille d'Eylau pouvaient se compter nombreuses : trois soeurs Lempereur, orphelines d'un capitaine du 10^e Léger ; deux Gosset, filles d'un chasseur de la Garde ; deux Richard, filles d'un capitaine aux grenadiers à pied ; Françoise Rabusson, dont le frère, dix-huit fois

blessé, a reçu, rien qu'à Eylau, un coup de sabre et treize autres de baïonnette.

Les héros des autres batailles n'ont pas été oubliés et bénéficièrent de la sollicitude impériale pour leurs enfants. Voici à Ecoeu, Joséphine Kuhmann, fille d'un vainqueur de Marengo, colonel et baron, lequel réunit quatorze campagnes à quarante-trois ans de services ; MMlles Gambin, dont le père, colonel du 840 de ligne, a mérité par sa vaillance cette inscription prestigieuse au drapeau de son régiment « un contre dix » ; quatre sceurs Carette, filles d'un officier du génie atteint de quarante-quatre blessures par explosion de mine à Ingolstadt ; Clémence Chipault, fille d'un colonel de cuirassiers blessé à Heilsberg cinquante-deux fois par coups de lance et de sabre, à la tête, à la nuque, à la poitrine, au dos, sur les bras et les mains, et que toute l'armée connaît et admire comme un merveilleux entraîneur de cavalerie. Pareilles prouesses font rêver et nous sentons se hérissier, comme l'a dit François Coppée, le bonnet à poil que nous avons dans le coeur. Il n'y a de notre part aucune exagération : nous apportons des renseignements dûment contrôlés.

Faut-il mentionner encore des noms appartenant à l'armée ? Citons un peu au hasard les filles du soldat Buisson, du gendarme Thinard, des commandants Duzas et Hercule, des colonels Vaugrigneux et Balleydier, des généraux Arnaud, Aubry, Avril, Bavière, Billard, Blamont, Cervoni, Dahlmann, Depaux, Dessaix, Marulaz, Milhaud, Morlot, Olivier, Richepanse, Rouger, Séras et Souham ; du maréchal Victor. L'ancienne aristocratie a ses représentants avec MMlles de Béarn, de Grasse Tilly, Narbonne-Lara, Tryon-Montalembert. Il y a également des noms de Légionnaires civils, maires, députés, préfets, magistrats, diplomates, dont les filles, soeurs, nièces ou cousines sont entrées, elles aussi, aux Maisons impériales. Enumérons simplement les enfants du peintre Prud'hon, des professeurs Pelletan, Lamarck, Ventenat et Bernardin de Saint-Pierre. J'en passe, et des meilleurs. Passons à la Marine : en toute équité, il ne faut jamais la séparer de l'Armée de terre. Signalons trois demoiselles Blanquet du Chayla, trois demoiselles Nielly, deux Lucas, deux Clément de la Roncière, une Linois.

Voici, dès 1807, Victoire Serval, fille d'un capitaine des marins de la Garde, qui toujours se loua et se glorifia d'avoir été l'une des premières élèves de Mme Campan: A partir de 1808, Félicité et Jeanne Letendre, orphelines de mère.

De 1811 à 1814, Amélie Quéru, qui sera la femme du baron amiral Grivel, grand aigle de la Légion d'Honneur et membre du Conseil de l'Ordre.

Depuis le 2 novembre 1809, Julie de Quérangal et sa soeur Evelina, dont le père eut par boulet la moitié du visage et l'oeil droit arrachés en 1808 et passe pour le loup de mer le plus défiguré de France.

Les deux soeurs ont eu une existence d'admirable dévouement : l'une au couvent de Picpus, adonnée à l'éducation des jeunes filles; l'autre dans la vie de chaque jour, prodiguant ses soins à son mari aveugle, qui n'est autre que l'historien Augustin Thierry, et arrachant à la pire des solitudes celui qu'on appelait l'Homère de l'histoire ou des prolétaires. Julie s'est absorbée et confondue en son époux infirme : elle a offert sa main, son coeur, son esprit, ses nuits et ses jours pour le veiller, le soutenir, lui, faire voir par ses yeux, marcher par ses pieds, écrire par ses mains « C'est l'éternel honneur des femmes, disait l'académicien Nisard, qu'un aveugle puisse trouver une épouse fidèle qui se colle à son bras, comme Antigone au bras d'Oedipe, et lui pose le pied sur cette terre, où tout est ronces et cailloux même pour le voyant et le valide. » Elle seule prétendait que si on connaissait bien son mari, on la trouverait au-dessous de son devoir.

Mais l'aveugle, lui, était pleinement fixé : il retrouvait en elle sa lumière et sa force, l'intérêt vivant de sa pensée, son bien dans ce monde, le ressort et l'âme de sa vie. Et quand il perdit prématurément d'un cancer, en 1844, l'unique soutien de sa triste existence, le pauvre cher grand homme, après treize années d'union parfaite et de « bonheur sans mélange », se crut jeté hors de la vie comme une tige déracinée.

On ne saurait offrir à l'admiration des pensionnaires de notre époque, à leur imitation, un plus noble exemple, un plus pur modèle, que celui de Quérangal-Augustin Thierry. L'attention qui prévient, la générosité qui se donne, voilà une sublime leçon qu'elle avait apprise à la Légion d'honneur et qu'elle a si bien pratiquée dans son âge mûr.

Nous venons d'évoquer des ombres et de ranimer des images estompées et pâlies. Les dames et élèves du Premier Empire ont été zélées, vaillantes, dévouées, comme le sont les dames et élèves d'à présent. L'histoire se répète. Les qualités et les vertus ne sont l'apanage ni d'une génération particulière, ni d'un établissement déterminé. Elles s'épanouissent en tous temps, dans les trois Maisons, pour former le trésor d'annales réconfortantes. Des liens indissolubles rattachent à leurs devancières les élèves du XX^e siècle. Les années s'écoulent, les programmes varient, les méthodes évoluent. Mais, quel que soit le régime politique français, que la Légion ait pour grand maître le président Albert Lebrun ou l'empereur Napoléon, qu'elle ait pour chancelier le général Nollet ou le naturaliste Lacépède, qu'il y ait à Saint-Denis Mme Porte ou Mme du Bouzet, à Ecoen Mme Lagneau ou Mme Campan, aux Loges Mme A. Rogez ou Mères de Lézeau et Dagoty, les Dames si dévouées des Maisons s'efforcent du même coeur, de préparer, ainsi que le souhaitait le grand Empereur, des femmes utiles, des femmes d'élite, des mères. Les élèves observent la même noble devise ; elles maintiennent toujours vivante une tradition sacrée et

toujours ardent un foyer inextinguible; elles veulent être, et toutes seront à coup sûr, des personnes de bien, de devoir et d'honneur.
